

L'infantile dans le passage à l'âge adulte¹

Dr. François Marty

A partir d'une vignette clinique, je voudrais explorer les résistances narcissiques, liées au sexuel infantile, qui empêchent l'enfant de devenir adulte via l'adolescence. Ici, l'accent sera mis sur la violence des fantasmes pubertaires dont la crudité et la conscience en font de redoutables forces destructrices. Devenir adulte suppose le refoulement des fantasmes incestueux et parricides, le renoncement à la toute puissance infantile et à la jouissance qui leur est attachée. Dans l'histoire de Julien, rien de tout cela ne semble vouloir ou pouvoir se passer, menaçant la possibilité même d'accéder à une sexualité génitale et à un devenir adulte.

Julien ou la peur d'être un homme

J'ai reçu Julien – un grand adolescent - pour la première fois, il y a environ une dizaine d'années. Il était venu me voir avec ses deux parents à la suite d'une aggravation importante de son état et après qu'il eut exprimé nettement son refus de poursuivre sa psychothérapie avec une thérapeute qu'il voyait depuis trois ans. Son angoisse était telle que les parents, désespérés, avaient décidé – avant qu'ils ne viennent me voir - de consulter avec lui plusieurs psychiatres. Au cours de ces rencontres, Julien s'était entendu dire par les spécialistes qu'il était psychotique. Lors du premier entretien avec moi, l'une de ses toutes premières questions fut : « Est-ce que c'est vrai que je suis psychotique ? ».

Le père, cinéaste, avait eu Julien sur le tard. Il est depuis plusieurs années séparé de la mère de Julien qui est beaucoup plus jeune que son mari. Julien pleure et s'énerve dans l'entretien quand son père, relativement en retrait par ailleurs, s'adresse brusquement à lui ou bien me parle de son fils en sa présence, sans le regarder. Julien se sent objet de la discussion, il est comme un fauve en cage.

¹ Ce texte a déjà été publié dans une version proche dans Marty F., Quand le fantôme prend corps, in J. André (dir.) *La psychanalyse de l'adolescent existe-t-elle ?*, Paris, PUF, 2009, pp. 205-222

Organiza:  Fundación
SOCIEDADES
COMPLEJAS


Auspician:

 **N**
noveduc

 **eccolequá**
consultora educativa

Convocan:

 UNIVERSITÉ
PARIS DESCARTES

 PSYCHOLOGIE CLINIQUE
PSYCHOPATHOLOGIE
PSYCHANALYSE

 UCES  **apba** asociación de psicólogos de Buenos Aires
Carrera de Psicoanálisis con adolescentes

 **CILA**
Collège International
de l'Adolescence

 **APU**
Laboratorio de Adolescencia
Asociación Psicoanalítica del Uruguay

Julien est très maigre, il a beaucoup grandi, il mesure un mètre quatre-vingt cinq et ne pèse que 50 kg. En réalité, il ne mange pas, il ne supporte pas la nourriture qui entre dans son corps. Il se fait vomir. La nourriture est pour lui liée au corps de ses parents. Il se sent pénétré par ce qu'il mange, comme s'il recevait une part du corps de sa mère ou de son père. Il a des fantasmes sexuels avec ses parents : « j'imagine des choses » dit-il, avec ses parents. Il aime les regarder. Julien se plaint d'être différents des autres, de n'avoir pas d'amis, de se sentir un étranger avec les autres adolescents de son âge qui parlent de ce qu'ils font ensemble, qui sortent avec des filles. Julien se sent regardé par les autres, il ne se sent pas naturel, il s'entend se parler à lui-même, il se voit se voir. « J'en ai marre de m'observer. Je me surveille ». Il se sent pourtant supérieur aux autres, il se sent supérieur à ses thérapeutes. Cela lui est souvent arrivé de se mettre en colère contre eux en les accusant de ne pas le comprendre, de ne pas l'avoir suffisamment aidé alors que lui avait le sentiment de s'être beaucoup confié à eux.

Il a honte de son père qui fait sans arrêt la morale, qui parle de façon affectée et ne sait pas entretenir avec son fils des relations chaleureuses. En sa présence, Julien lui parle durement tout en lui disant qu'il a besoin de son amour. Il trouve son père trop intellectuel avec lui. Peut-être ne le sent-il pas suffisamment incarné.

« Je ne sais pas qui je suis », dit Julien. « Je ne sais pas pourquoi je ne suis pas comme les autres, pourquoi je ne supporte pas la nourriture. Je ne suis pas formé, dit-il, je n'ai pas de muscle ». Il se touche très fréquemment le sexe de façon compulsive et ostentatoire. Il ne peut rester plus d'une heure sans aller aux toilettes, ce qui le handicape gravement à l'occasion d'examens qui durent plus d'une heure. Il a souvent mal au ventre, sans raison apparente. Il pleure beaucoup.

Le fantasme de Julien est qu'il n'est pas un homme. Il ressent qu'il n'a pas fini son développement, qu'il n'est pas vraiment entré en puberté. Son fantasme est qu'il est une fille ; il imagine que ses parents attendaient une fille quand il est né, il en est persuadé. Maintenant qu'il est né et qu'il ne correspond pas à ce vœu parental, il se demande s'ils ne veulent pas sa mort. Ce vœu infanticide attribué aux parents masque son propre vœu mortifère à leur égard. Julien ne parvient pas à se séparer de l'univers familial et en particulier du corps maternel. La séparation est vraiment au cœur du processus d'adolescence. Sortir de chez lui est pénible (sortir du corps de sa mère) : il n'a pas d'ami. Cette angoisse archaïque suscite en lui une très forte agressivité par

débordement et projection. « Tout le monde m'en veut ». Du coup, il en veut à tout le monde et développe une attitude de méfiance d'allure paranoïde. Il voudrait un père qui le comprenne, un père qui soit simple et dont il n'ait pas honte. Ce registre de confusion de places, de projection et d'attribution de ses propres pensées aux autres domine nos premiers échanges. L'attente croyante qu'une relation d'une autre nature que celle qui se développe avec son père soit possible avec moi fait tenir les séances les unes après les autres.

Le transfert

Après six mois de rencontres, au cours desquelles j'essaye de me tenir au plus près de ses mouvements psychiques – j'essaye le plus souvent de les deviner plus que je ne les perçois –, Julien me fait part d'une de ses pensées jusque-là inédite : « Il faut que je me positionne comme homme en face de vous ». C'est ainsi, pense-t-il, qu'il parviendra à surmonter son sentiment de ne pas être suffisamment bien pour ses parents. Il réalise qu'il veut rester un enfant pour ses parents et que c'est le meilleur moyen de ne pas les perdre. « L'enfant empêche l'homme de venir en moi », dit-il.

Il me regarde souvent, jette des coups d'œil furtifs ; il m'observe pour voir comment je réagis à ses propos, à sa présence. Il me sourit. Le transfert est à fleur de peau, comme le note si bien P. Delion².

« Je refuse les liquides qui entrent dans mon corps ». Pourquoi ? « Parce qu'ils sont étrangers. J'ai peur d'être dépendant ; je veux être libre ». Et comme si quelqu'un d'autre parlait en lui : « Arrête de te fixer à ta mère ! ». « Ma vie ne m'intéresse pas, il n'y a que celle de mes parents. C'est pareil pour mon corps. Je n'ai pas de vie, c'est bizarre ! ». Julien n'a pas rompu avec l'investissement fantasmatique du corps de ses parents. Ça l'envahit, le fascine et le dégoûte en même temps.

« J'ai envie de vous revoir à la séance prochaine, mais quand je vais sortir d'ici, je le regretterai. J'ai honte de me relâcher devant vous ».

² Delion P., Un contre-transfert à fleur de peau, in *Bébé-Ados, crises et chuchotements*, Toulouse, Erès, 2008

« Fermer sa gueule, c'est rester digne », dit-il. « En fermant ta bouche, en n'avalant rien, tu ne te compromets pas avec l'étranger, tu ne trahis pas le corps de ta mère » lui ai-je répondu, comme du tac au tac. S'il l'ouvre, il se perd. L'ouverture à l'autre étranger en lui, l'ouverture aux sollicitations de sa sexualité génitale est vécue par Julien comme une menace narcissique catastrophique.

L'adolescent face à son corps³

Le corps occupe une place centrale dans le processus d'adolescence, c'est une évidence. Mais les transformations/pubertaires, par les changements de repérage de soi et les modifications sensibles de l'image de soi qu'ils introduisent, font violence à la psyché de l'enfant devenant adolescent. Il s'agira pour lui d'accompagner psychiquement ces transformations de façon à garder le sentiment d'une continuité d'existence tout en acceptant la profondeur des changements qui surviennent, s'il ne veut pas courir le risque d'une cassure de développement⁴ : changer en restant le même, en somme. Les fantasmes/pubertaires (cf. Freud et les trois essais) donnent forme aux éprouvés violents qui le traversent, permettant à l'adolescent de survivre à ces effractions et de donner sens à ces bouleversements qui risquent d'entraîner l'adolescent vers quelques formes de dépersonnalisation. C'est pour éviter cet effondrement (break-down) que certains adolescents agissent comme s'ils refusaient la perspective qui s'offre à eux avec l'entrée en puberté. Ce refus de la sexualité génitale, parce que c'est de cela dont il s'agit, prend des tours variés : transitoire ou installé de façon plus durable, il traduit une difficulté particulière dans ce que j'ai appelé les « transactions narcissiques à l'adolescence »⁵, transactions rendues nécessaires avec la survenue de la donne/pubertaire. Elles expriment les conflits qui opposent libido narcissique et libido d'objet ; elles peuvent se manifester sous la forme d'une résistance à l'investissement de ces nouveaux objets/pubertaires⁶, que ce soit le corps propre de l'adolescent ou celui des objets externes qui ne manquent pas de faire signe quand ils ne constituent pas l'un et l'autre une source de menace pour l'intégrité narcissique de l'adolescent.

³ Nous reprenons ici délibérément le titre de l'ouvrage d'Annie Birraux, *L'adolescent face à son corps*, Paris, Ed. Universitaires, 1990, tant il paraît approprié à notre propos.

⁴ Laufer M. et E. (1989), *Rupture du développement et traitement psychanalytique à l'adolescence*, Paris, PUF, 1993

⁵ Marty F. (dir.), *Transactions narcissiques à l'adolescence*, Paris, Dunod, 2003

⁶ Marty F., A propos de la résistance narcissique à l'investissement de l'objet à l'adolescence, *Le Carnet Psy*, 1998, 38, pp. 20-22.

Ce refus du sexuel génital fait écho à une résistance tout aussi profonde quant à la capacité à tolérer ces changements, à la nécessaire passivité qui les accompagne ainsi qu'à la discontinuité qui marque l'ensemble de la vie psychique elle-même. Résister à la discontinuité⁷ deviendra un élément essentiel pour faire face à ces débordements pulsionnels, pour contenir la violence interne et ne pas l'agir sur les objets externes. C'est le propre du travail de latence que d'installer cette tolérance à la discontinuité et cette capacité à contenir l'excitation pulsionnelle. Excités de l'intérieur par une activité pulsionnelle redynamisée à la faveur de la puberté, provoqués à la vue des transformations qui se produisent chez les autres adolescents, dans leur corps qui investissent érotiquement leur fait signe, les adolescents voient dans le regard que les autres portent sur eux le signe de leur propre désir. Cette excitation connaît plusieurs sources et la vie fantasmatique pubertaire en constitue l'une des principales.

Les fantasmes pubertaires

« (Mais) le choix d'objet s'accomplit d'abord sous la forme de représentations, et la vie sexuelle de l'adolescent ne peut pour le moment, que s'abandonner à des fantasmes, c'est-à-dire à des représentations qui ne sont pas destinées à se réaliser ». C'est en ces termes que Freud nous rappelle dans le troisième essai⁸ l'importance des fantasmes au moment de la puberté. Cette activité de représentation dont parle Freud à propos des adolescents concerne essentiellement la façon dont sont vécues à cette période de la vie les relations avec le corps propre et les objets parentaux. Les fantasmes constituent ainsi un « scénario imaginaire où le sujet est présent et qui figure de façon plus ou moins déformée par les processus défensifs, l'accomplissement d'un désir et, en dernier ressort, d'un désir inconscient »⁹. Les fantasmes pubertaires (rêveries diurnes, fantaisies imaginatives, rêves) renvoient fréquemment à des scènes plus crues, moins inconscientes aussi, moins déformées par les mécanismes défensifs, fortement érotisées mettant en jeu des relations sexualisées avec l'un ou l'autre des parents, scènes que peut accompagner, sinon nourrir, l'activité masturbatoire. Le corps génital

⁷ Marty F., Penser la latence dans l'adolescence avec A. Green, *Adolescence*, 1999, 17, 1, pp. 101-110.

⁸ Freud S. (1905), Les transformations de la puberté, in *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, Gallimard, 1962, p. 136-137

⁹ Laplanche J. et Pontalis J.B., *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1967

semble pousser à cette érotisation de la psyché quand il ne l'envahit pas totalement, créant ainsi un sentiment de persécution intolérable. La génitalité peut en effet devenir persécutrice pour l'adolescent qui va chercher à mettre en place des défenses contre cette menace d'envahissement. La violence et la crudité des fantasmes pubertaires, du moins ceux qui parviennent à sa conscience, peuvent effrayer l'adolescent au point de lui donner le sentiment qu'il devient fou. Une des parades contre cette menace est la mise en place de système de contrôle, de maîtrise, voire d'auto surveillance sur un mode obsessionnel. L'échec ou même l'insuffisance de ces mécanismes de défense ravive l'angoisse de vivre un effondrement total.

Lorsque les adolescents sont trop fragiles au plan narcissique pour supporter cette violence interne, lorsque l'étayage parental ne suffit pas à les aider à contenir ces excitations, et même lorsqu'au contraire les objets parentaux les avivent, la rencontre avec un psychanalyste peut permettre, sous certaines conditions, que ce travail psychique en souffrance puisse se réaliser. La psychanalyse de l'adolescent permet, en effet, que se déploie une relation suffisamment contenant pour que cette efflorescence fantasmatique non seulement ne désorganise pas davantage la vie psychique de l'adolescent mais, au contraire, grâce au transfert et à son interprétation, lui donne sens et mouvement. Avant d'entrer davantage dans l'analyse de cette relation de transfert et de montrer sa spécificité à l'adolescence, il convient de souligner la place singulière qu'occupe l'adolescent face à cette violence interne.

Des pulsions trop puissantes

Si le surmoi de l'enfant est supporté par les objets parentaux, à l'adolescence et tout particulièrement au début de son processus, le surmoi n'est supporté par personne, la place paraissant momentanément vacante, la puberté et les fantasmes qui l'accompagnent engendrant un investissement puissamment anti-narcissique. La lutte est inégale entre une déferlante pulsionnelle et un système de défense partiellement désorganisé. Cette dimension potentiellement traumatique fait de la survenue de la puberté et du pubertaire un moment à risque

où peuvent apparaître des mouvements évocateur de la psychose (A. Green¹⁰ parlerait de facteur quasi psychotiques ou « psychotic like »), des désorganisations psychosomatiques et, de façon plus générale, des effondrements dépressifs qui traduisent la violence de l'attaque interne. L'adolescent est désarmé, nu face à la violence des pulsions trop puissantes, comme le rappelle A. Freud¹¹. C'est dans ce contexte que la rencontre avec un psychanalyste peut, en effet, constituer un tournant dans l'évolution de l'élaboration du processus d'adolescence, avec l'espoir que le transfert et son analyse qui s'y déploient constituent le moyen le plus sûr de restaurer suffisamment de défenses pour faire face à la puissance de ces pulsions. C'est bien là une des caractéristiques du travail psychanalytique avec les adolescents : les accueillir comme des grands blessés, privés de défenses pour prendre soin d'eux et les aider à se restaurer narcissiquement. Position paradoxale du psychanalyste d'adolescent qui, loin d'interpréter le matériel inconscient, les défenses qui font obstacle à cette analyse, loin de sembler être d'emblée à l'écoute de l'inconscient, se tient au plus près de la blessure. Cette position – qui mérite d'être explicitée - nous la disons spécifique à l'écoute des adolescents dans la mesure où elle répond à la nécessité pour l'adolescent lui-même de renforcer ses défenses, trouver dans l'analyste un soutien narcissique qui lui permettra de lutter plus efficacement contre la force des pulsions. Reprenant ici le projet caressé par Freud d'un possible domptage des pulsions, il s'agit pour nous d'un renforcement des défenses du Moi en vue de l'intériorisation du conflit psychique (et non de son externalisation, comme la symptomatologie adolescente nous le montre fréquemment) favorisant l'intégration de la dynamique pulsionnelle, la quête de sens d'éprouvés autrement potentiellement dépersonnalisant.

Dans la recherche du contrôle, de l'auto observation, de l'ascétisme et de l'anorexie de certains adolescents, quelque chose se cherche mais ne se trouve pas : ils deviennent dépendants de leurs propres stratégies de lutte contre l'excitation pulsionnelle. La liberté qu'ils voudraient, c'est celle qu'ils ne s'accordent pas à eux-mêmes, prisonnier qu'ils sont de cette obsession de la maîtrise de leur corps ; au lieu d'accueillir et de

¹⁰ « L'adolescence comporte à l'état ordinaire un facteur que je nommerai faute de mieux, quasi psychotique ou « psychotic like », qui peut soit aboutir à l'actualisation d'une potentialité psychotique, soit se dissoudre progressivement dans la structure définitive (adulte) du sujet ». Green A., Point de vue du psychanalyste sur les psychoses à l'adolescence, in F. Ladame, P. Gutton, M. Kalogerakis, *Psychoses et adolescence*, Paris, Masson, 1990, pp. 231-244

¹¹ « En second lieu, l'adolescence peut encore se rapprocher des poussées psychotiques du fait de l'adoption de certaines attitudes de défenses primitives que nous attribuons à l'angoisse ressentie par le moi devant la puissance des pulsions, angoisse plus ancienne que toutes les angoisses réelles ou morales ». Freud A. (1936), *Le moi et les mécanismes de défense*, Paris, PUF, 1949, p. 160

travailler psychiquement les transformations qui s'y produisent, ils refusent leur corps génital : « l'enfant empêche l'homme », comme me disait Julien.

Quand le fantasme prend corps

Dans « La métamorphose » de Kafka, la description de la transformation somato-psychique de Grégor fait irrésistiblement penser aux mutations/pubertaires. Le rapprochement que l'on peut être tenté d'établir va bien au-delà d'une simple comparaison formelle, car elle concerne les différents lieux où se produit le changement : le corps, bien sûr, mais aussi le regard : celui de Grégor comme celui supposé des autres, à commencer par celui des parents. Grégor ne se reconnaît plus, le monstre qu'il est devenu est la figure de l'étranger, pour ne pas dire de l'étrangeté, étranger interne, étranger à soi-même. Le corps devient le lieu d'une nouvelle identité et d'un fantasme : celui d'une persécution assurée, d'un rejet inévitable de l'autre. La monstruosité du corps ainsi transformé ne peut qu'entraîner le rejet de la part de tous les autres, l'abandon et d'une certaine façon la mort, l'extermination. Ce fantasme de mort, Julien l'exprime en partant du fait que ses parents attendaient une fille et que voyant qu'arrivait un garçon, il pensait qu'ils avaient eu envie de le tuer. Si pour Grégor, le fantasme se fait corps, pour Julien le corps devient objet de fantasme

On dit d'une idée ou d'un projet qu'il prend corps, lorsqu'il devient consistant. Le fantasme devient consistant pour Julien au moment où le corps exprime sans mot la haine dont il est l'objet. Mais plus encore, le fantasme prend corps avec la capacité devenue consciente chez Julien de le mettre en mots. La mise en récit du fantasme de haine – celle ressentie par soi pour soi-même et celle perçue comme émanant des autres – est rendue possible par l'expérience du transfert. La peur et le désir de venir à sa séance permettent à Julien d'apprécier la dépendance contre laquelle il lutte. La peur de perdre l'objet (incestueux) de son amour l'oblige à refuser de grandir, à refuser de quitter l'enfance. Mais l'excitation ressentie au plus profond de lui-même le pousse à une hyper vigilance de tous les instants qui lui interdit tout abandon de soi. La défense mise en place pour lutter efficacement contre le risque de la perte, perte de l'objet et perte du contrôle, c'est le déni de la réalité de la survenue de la puberté et le clivage qui s'installe à la place du conflit psychique. « L'enfant empêche

l'homme » s'entend comme l'expression de cette lutte qui serait à la fois pensée par Julien et impensable en même temps au sens où tout lui serait étranger.

La consistance trouvée dans le corps pubère et dans le fantasme n'est pas sans rapport avec la survivance de l'objet dont parle R. Roussillon : l'objet doit survivre à la destructivité du sujet, mais le sujet lui aussi doit survivre à sa propre destructivité interne. Ce développement original de la pensée winnicottienne auquel se livre R. Roussillon me conduit à penser par un chemin qui reste à préciser que si Julien est à ce point attaqué par la pulsion génitale, s'il se cramponne à ce point à un mode d'investissement incestueux de l'objet, c'est vraisemblablement parce qu'il a déjà rencontré en lui et éprouvé l'excitation génitale. Le mal est déjà fait et sa lutte est désespérément dépassée. Julien survit à cette rencontre traumatique avec la sexualité génitale qui le déloge de sa position infantile incestueuse. Cette survivance se retrouve également au niveau du transfert et de la position de l'analyste, position constante affectivement et techniquement dans le maintien du cadre dans les situations limites de crise, lorsque, par exemple, Julien manque une séance, lorsqu'il se tait obstinément, ou qu'il sourit sans mot dire, me laissant seul face à une énigme. Survivre aux attaques destructrices lorsque Julien me dit que souvent il acquiesce à mes propositions, mais c'est pour me faire plaisir et qu'en réalité, non, ce n'est pas du tout ça. Il me semble que c'est bien dans ces moments où le processus analytique est le plus menacé, que l'analyste doit puiser dans sa capacité à entrer en contact avec les parties clivées du patient : survivre à la destructivité, c'est alors trouver de la consistance dans les manifestations, fussent-elles destructrices, du patient, c'est ne pas renoncer à la quête du sens. Aussi, lorsque le fantasme prend corps, il nous est donné à Julien et à moi un bout consistant de sa réalité psychique, témoignage de l'existence d'une conflictualité psychique, base d'un processus subjectivant.

La dynamique de la cure

La cure de Julien débute sur un mouvement fondamental, une question de confiance : « Est-ce que c'est vrai que je suis psychotique ? » qui peut s'entendre « Est-ce que vous pensez que je suis psychotique ? ». Cette question en contient donc plusieurs. Comme si Julien se demandait en quelque sorte : « Vais-je être pris dans le

regard d'un expert qui va m'évaluer, me faire objet ? Est-ce qu'au contraire, je vais pouvoir m'évaluer moi-même, avoir une vue sur moi, me subjectiver dans cette rencontre avec un homme, quelqu'un de différent de mon père, quelqu'un avec qui je pourrai avoir des relations différentes ? ».

La cure se poursuit par une longue plainte où apparaît la place prééminente de la haine : haine de soi, haine de l'autre, dans un mouvement de destructivité qui va se répéter dans le transfert (récusation des différents thérapeutes). Jusqu'à se mettre en mots favorisant l'émergence de représentations plus ou moins scénarisées qui vont donner sens aux éprouvés pubertaires. Julien évoque ses fantasmes, avec la peur de se laisser aller devant moi, peur de devenir vulnérable et sans défense, au risque de ne plus contrôler ce qui lui arrive.

Dans cette histoire, Julien lutte sur plusieurs fronts : contre l'attachement incestueux au corps de la mère dont il n'arrive pas à se détacher (séparation au cœur du processus d'adolescence) et qui empêche de nouveaux investissements libidinaux ; contre le fantasme de meurtre qu'il attribue aux parents à son encontre (paranoïa ordinaire de l'adolescent); contre l'émergence de la puberté qu'il semble vouloir retarder autant qu'il le peut en s'affamant (attaque du corps génital) ; contre le plaisir éprouvé à se lier à de nouveaux objets (transfert) et contre la peur d'être dépendant de ces nouveaux investissements (perte de contrôle).

Julien dans son besoin de contrôler les mouvements pulsionnels qui ne cessent de le déborder (il met sans arrêt sa main sur son sexe de façon compulsive), lutte contre la peur d'être un pur produit du fantasme qu'il attribue à ses parents : soit un enfant garçon à tuer, soit une fille. En luttant contre l'effraction traumatique pubertaire (au plan psychique et physique), il refuse que des transformations s'effectuent en lui sans sa volonté. Il refuse une position passive et par extension, il refuse le travail du féminin en lui. Entendons ici l'activité psychique qui permet l'intégration de la nouveauté en soi. Le féminin de l'adolescent se construit dans le regard de l'autre et dans la capacité à tolérer en soi le changement qui se produit. Cette part de passivité nécessaire est la clé de l'élaboration du processus d'adolescence. Il est vraisemblable que c'est dans le transfert et son analyse que se dénoue cette possibilité pour un adolescent qui, comme Julien, s'était construit sur le mode du refus.

Lorsque Julien se propose d'oser être un homme en face de moi, il répond ainsi à la question initiale « Est-ce que c'est vrai que je suis psychotique ». En essayant d'être (un homme), il s'approprie ce dont il pensait être privé par le regard des experts.

Courant tendre et courant sensuel : le percement d'un tunnel des deux côtés

« Le caractère normal de la vie sexuelle est assuré par la conjonction, vers l'objet et le but sexuels, de deux courants : celui de la tendresse et celui de la sensualité. [Le premier de ces courants comprend en soi ce qui a subsisté de la première floraison de la sexualité infantile] (ajouté en 1920). Il se produit quelque chose de comparable au percement d'un tunnel entrepris par les deux côtés. » Cette remarque de Freud nous aide à comprendre avec le fantasme pubertaire qui prend corps dans la rencontre entre le courant tendre et le courant sensuel, la langue de l'enfant, voire celle de l'infantile, se métamorphosant en sexualité génitale. Julien nous dit combien cette mutation doit s'accompagner d'un travail psychique pour donner sens à cette transformation. Le travail de l'analyste y contribue lorsque le processus d'adolescence est en panne, la cure de l'adolescent constituant une seconde chance pour lui.

Bibliographie

Birraux A., *L'adolescent face à son corps*, Paris, Ed. Universitaires, 1990.

Delion P., Un contre-transfert à fleur de peau, in *Bébé-Ados, crises et chuchotements*, Toulouse, Erès, 2008

Freud A. (1936) *Le moi et les mécanismes de défense*, Paris, PUF, 1949, p. 160

Freud S. (1905), Les transformations de la puberté, in *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, Gallimard, 1962, p. 136-137

Freud S. (1905), *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, Gallimard, 1962, pp.110-112

Green A., Point de vue du psychanalyste sur les psychoses à l'adolescence, in F. Ladame, P. Gutton, M. Kalogerakis, *Psychoses et adolescence*, Paris, Masson, 1990, pp. 231-244

Laplanche J. et Pontalis J.B., *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1967

Laufer M. et E. (1989), *Rupture du développement et traitement psychanalytique à l'adolescence*, Paris, PUF, 1993

Marty F. (dir.), *Transactions narcissiques à l'adolescence*, Paris, Dunod, 2003

Marty F., A propos de la résistance narcissique à l'investissement de l'objet à l'adolescence, *Le Carnet Psy*, 1998, 38, pp. 20-22.

Marty F., Penser la latence dans l'adolescence avec A. Green, *Adolescence*, 1999, 17, 1, pp. 101-110.